

Relations sino-africaines et sciences du langage :

Les usages du français dans les relations professionnelles entre les employés d'une entreprise chinoise et leurs partenaires gabonais

Vincent Robin-Gazsity
Université de Nantes
2015

Résumé

Dans cet article nous aborderons les migrations chinoises en Afrique. Il s'agit d'un domaine extrêmement vaste et varié que nous avons choisi d'aborder sous l'angle de la langue, plus particulièrement des usages du français. Cet article s'appuie sur une thèse en cours à propos des relations entre Chinois et Gabonais faisant suite à une enquête de terrain de deux ans au sein d'une entreprise chinoise de travaux publics installée au Gabon. Cette enquête a permis de constituer un corpus d'entretiens et d'interactions pour étudier les usages du français entre les employés chinois de cette entreprise et leurs partenaires gabonais.

Mots clés : Chine – Gabon – usages du français - variation – interaction – genre discursif

Introduction

Difficile de parler des migrations chinoises sans aborder la question des migrations vers l'Afrique qui viennent bouleverser l'équilibre des forces sur le continent. Le phénomène n'est pas aisément saisissable parce que multiple et difficile à chiffrer. En effet, d'une part ces migrations souvent sont provisoires, elles sont le fait de « séjournants », d'autre part du fait de la faible application des politiques d'immigration et des défauts des systèmes de contrôles, les données sont souvent peu fiables (Park, 2009). En 2009, Park estimait que la population chinoise en Afrique devait être comprise entre 550 000 et plus de 800 000 en fonction des sources et des périodes considérées.

Parler de présence chinoise sur le continent Africain regroupe donc un ensemble assez vaste de phénomènes qu'il convient de séparer au moins en deux ensembles distincts : une migration de commerçants, liée à des initiatives personnelles ou familiales, et une migration liée aux grands travaux mis en œuvres par des entreprises chinoises. Chacun de ces deux types de présence recouvre des modes de vie et des fonctionnements qui lui sont propres et c'est au deuxième type que nous nous intéresserons.

Cette présence chinoise sur le sol du Gabon soulève de nombreuses réactions, des plus enthousiastes aux plus hostiles, notamment de la part des grandes puissances occidentales,

comme la France, qui voient arriver un sérieux concurrent, en particulier dans le domaine des travaux publics. Ce phénomène fait l'objet de nombreux travaux analysant les rapports sino-africains sous l'angle économique, politique ou encore sociologique¹. Cette relation macrologique entre des états, des institutions ou des entreprises, envisagent les choses sous l'angle du contact entre un pays (« la Chine ») et un continent (« L'Afrique »), et occulte souvent les relations micrologiques à l'échelle des individus, qui participent aussi à l'échec ou à la réussite de ces politiques. Ce sont ces relations à l'échelle de l'individu qui nous intéressent, et nous prendrons le cas du Gabon, pour étudier les interactions entre les Chinois et leurs différents interlocuteurs locaux.

Dans cet article, nous étudions les interactions entre les employés chinois d'une grande entreprise de BTP installée dans ce petit pays d'Afrique centrale éminemment francophone (61% de francophones d'après le recensement de l'O.I.F. 2014, soit le pourcentage le plus élevé d'Afrique) et leurs partenaires locaux. Nous analyserons comment les usages de la langue, les codes interactionnels qui en découlent, et les stratégies mises en place dans ces relations professionnelles, peuvent nous éclairer sur ces rapports sino-gabonais.

Contexte sociolinguistique

La présence chinoise en Afrique

La présence de plus en plus importante de la Chine en Afrique depuis la fin des années 80 interroge, mais il ne s'agit pas d'un phénomène nouveau. Nous éluderons ici les relations établies avant le 20^{ième} siècle pour se concentrer sur le mouvement qui débute avec le déclin du colonialisme et qui se découpe en quatre phases principales :

- La première phase commence en 1955 avec la conférence de Bandung où se retrouvent vingt-neuf pays afro-asiatiques. La Chine se pose en alliée des peuples Africains contre le colonialisme et l'impérialisme, fondant ce qui deviendra le mouvement des non-alignés.

- La rupture avec l'Union soviétique, consommée en 1960, enclenche une deuxième phase. Pékin se pose en rivale de Moscou et les deux géants communistes s'affrontent en Afrique. La Chine amorce une politique d'aide économique et se lance à partir de 1970 dans la construction de grandes infrastructures : des stades, des ponts, des routes et des voies ferrées. En 76, à la mort de Mao, les nouveaux dirigeants se détournent de l'Afrique et recentrent le pays sur sa politique économique intérieure mettant de côté la diffusion de l'idéologie maoïste. La Chine pratique la non-ingérence dans les politiques nationales Africaine. Elle demande en revanche à ses partenaires de ne pas reconnaître Taïwan, qu'elle a remplacé à L'ONU depuis 1971.

- La troisième phase des relations sino-africaines s'amorce avec les événements de la place Tiananmen en 1989. Fortement critiqué par la communauté internationale, Pékin cherche un soutien chez ses alliés africains pour ne pas se retrouver politiquement isolé.

¹Voir par exemple : Bangui T., *La Chine, un nouveau partenaire de développement pour l'Afrique* ; Gaye A. *Chine-Afrique : Le dragon et l'autruche* ; Mbabia O, *La Chine en Afrique* ; Michel S., Beuret M., *La Chinafrique...*

- La dernière phase, sans doute la plus visible, commence en 1995. Les objectifs de l'aide chinoise sont désormais clairement économiques. Une véritable explosion des échanges commerciaux entre la Chine et l'Afrique commence : de 1990 à 2000 ils ont augmentés de 700 %. En 2007, Hu Jintao prévoyait que les échanges commerciaux atteindraient les 100 milliards en 2009, soit le double des échanges avec la France. Ils ont en réalité été atteints en 2008 (Nguyen 2009 : 43).

Le domaine du BTP

Dès les années 70, les entreprises chinoises sont donc présentes sur le marché du BTP africain, elles construisent des palais présidentiels, des stades, des voies ferrées et des routes. Dans les années 90, les pays occidentaux s'interdisent de financer les projets susceptibles d'être réalisés par le secteur privé et la Banque Mondiale, pour faire baisser les prix et lutter contre la corruption, exige que tout projet d'infrastructure fasse l'objet d'un appel d'offre international. Ces facteurs, loin de favoriser les entreprises occidentales, qui se désintéressent peu à peu du continent africain, laissent le champ libre aux entreprises chinoises. Moins chères, plus rapides, et bénéficiant parfois du support de la politique africaine de Pékin, les entreprises chinoises occupent aujourd'hui la première place dans le BTP africain. Le domaine des travaux publics constitue une « vitrine » témoignant de l'intérêt de la Chine pour le continent.

La situation au Gabon

Le Gabon occupe une place particulière dans l'Afrique francophone avec d'une part une francophonie très fortement implantée et d'autre part une présence française restée importante. La Chine a néanmoins réussi à s'insérer progressivement sur le marché Gabonais, notamment dans le BTP. La stratégie des entreprises chinoises dans ce domaine semble calquée sur la politique globale de leurs actions sur le continent Africain : de grandes réalisations, comme l'Assemblée Nationale dont les accords ont été signés en 1993, le Sénat en 1999, ou plus récemment avec le stade de l'amitié, construit pour la Coupe d'Afrique des Nations et inauguré en 2011, suivies d'une implantation plus en profondeur de grandes entreprises.

Cadre méthodologique et théorique

Positionnement du chercheur

Cet article est extrait d'un travail de doctorat en cours, basé sur une expérience de travail de deux ans dans une entreprise publique chinoise installée au Gabon, en tant que traducteur et responsable du transit. En cela, elle s'apparente aux enquêtes de terrain telles que les a introduites B. Malinowski (1922) en ethnologie ; il s'agissait pour lui pour le chercheur d'obtenir des données de première main en participant aux activités du groupe observé et en s'intégrant à ce dernier. Par la suite, Gold, a défini plusieurs rôles types endossés par le chercheur de terrain : pur participant, observateur comme participant, participant comme

observateur et pur observateur, et a mis en évidence les écueils liés à chacun d'entre eux (Gold, 1954). Dans notre enquête le rôle du chercheur a évolué pour passer du pur participant, quand le directeur et mes collègues de l'entreprise n'étaient pas informés des recherches, à celui de participant comme observateur, lorsque j'ai été autorisé à mener des entretiens avec les employés. D'après Gold, les risques liés à ces types de rôles proviennent d'une part d'un manque d'objectivité induit par l'influence du terrain après une période d'immersion relativement longue, d'autre part de l'influence que le chercheur imprime par sa présence sur les données recueillies.

La question de l'appartenance au terrain

Part la suite, Adler et Adler (1987) ont poursuivi l'analyse des différents rôles du chercheur en mettant l'accent sur les types d'appartenance aux groupes étudiés. Ils mettent en avant trois types d'observations participantes : périphérique, quand le chercheur ne participe pas à toutes les activités du groupes, active, quand le chercheur est à la fois à l'intérieur, à la fois à l'extérieur du terrain, et complète, lorsque le chercheur est entièrement intégré dans le terrain (Adler et Adler, 1987). Dans le cas de cette enquête, bien qu'il s'agisse d'une observation participante complète, il est nécessaire de garder en tête que la présence d'un Français dans une entreprise chinoise au Gabon est rare et influe de toute façon le terrain observé quelque soit le degré d'appartenance au groupe. En plus de la présence du chercheur, c'est celle de « l'étranger » qui peut interférer sur ce qui peut et ce qui doit être dit ou fait.

Implications politiques, éthiques et méthodologiques

En dernier lieu, il convient de se demander comment se positionner par rapport à cette influence sur le terrain. Les implications politiques, éthiques et en conséquence méthodologiques sont à prendre en compte. Le destinataire influe profondément sur l'enquête, et elle sera différente si elle est destinée à l'entreprise chinoise concernée, à une institution gabonaise ou une université française. D'un point de vue éthique, étant donné l'importance financière et politique des travaux publics, certaines informations ne sont pas utilisées si elles sont susceptibles de mettre les acteurs du terrain dans des positions désagréables. Les choix méthodologiques sont donc liés à ces questions de positionnement, en particulier pour la constitution du corpus.

Le corpus et les outils de l'analyse

Le corpus en question comprend deux types de données. D'une part, des entretiens avec les acteurs du terrain où le rôle et le positionnement du chercheur doit être pris en compte, d'autre part, des interactions entre les partenaires locaux et le personnel de l'entreprise chinoise enregistrées par ces derniers, où l'influence du chercheur ne doit pas être occultée même lorsqu'il est physiquement absent au moment de certains enregistrements. Il faut de plus considérer, comme le remarque Olivier de Sardan que ces données ne sont pas « des morceaux de réel cueillies et conserver tels quels par le chercheur [...] Les données sont la transformation en traces objectivées de "*morceaux de réel*" tels qu'ils ont été sélectionnés et perçus par le chercheur. » (1995 : 75).

Cette hétérogénéité du corpus s'accompagne d'une hétérogénéité des méthodes d'analyses, induite par le sujet. En effet, l'analyse des usages de la langue dans le contexte gabonais nécessite de se poser la question des variations entraînées par le contexte d'usage du français en Afrique qui feront appel à des concepts issus de la linguistique variationniste que nous exposerons par la suite. Nous envisagerons ces usages en contexte pour étudier les influences mutuelles des usages du français des employés chinois et ceux de leurs partenaires gabonais, en employant des notions propre à la linguistique interactionnelle. Enfin, la prise en compte du contexte nécessaire à l'interprétation de ces interactions fait intervenir comme l'affirme Mainguenu (1996 : 23) les représentations que s'en font les interactants. Nous utiliserons pour cela, dans une partie qui n'apparaît pas encore dans cet article, des éléments de l'analyse du discours pour mettre en valeur les préconstruits et l'interdiscursivité qui traverse les entretiens, ainsi que l'hypothèse d'un registre discursif propre à ces relations professionnelles sino-gabonaises.

Usages du Français

Comme nous l'avons vu dans l'introduction, nous utiliserons la porte de la langue pour entrer dans l'analyse de ces interactions. Il nous faut donc dans un premier temps saisir ces usages, leurs variations et les variétés de langue qu'elles font apparaître. Pour cela nous devons envisager les situations linguistiques du Gabon, ainsi que celles des employés chinois de l'entreprise.

Les variétés de français au Gabon

La Gabon dispose d'une incroyable richesse linguistique, pour une population de 1700000 habitants, on recense plus de 56 langues locales. Certaines sont bien représentées telles que le fang (32% de locuteurs) ou le punu (12%) et d'autres très faiblement (le baka, moins de 1%), mais aucune d'entre elles n'a le statut de véhiculaire interethnique, et c'est le français qui joue ce rôle. Cette situation a donc entraînée des variations sur la langue.

Pour envisager cette situation de bilinguisme de masse, nous utiliserons le concept de diglossie, qui apparaît d'abord dans les travaux de l'helléniste Jean Psichaki (1928 : 63), à propos de la situation du grec moderne face au grec ancien en Grèce. Deux ans plus tard, William Marçais, chargé de mission d'étude et professeur au Collège de France, le reprend pour envisager la place de l'arabe littéraire et de l'arabe dialectale dans les colonies d'Afrique du nord, puis celle du français et de l'arabe. Le terme, qui va très rapidement être utilisé pour envisager diverses situations linguistiques dans le monde colonial, désigne une relation hiérarchique entre deux langues. Le concept de diglossie sera par la suite développé par le linguiste américain Charles Ferguson (1959 : 340), considéré comme l'un des fondateurs de la sociolinguistique, pour étudier les domaines d'emploi de deux variétés linguistiques dans une même communauté. L'une de ces variétés étant plus valorisée que l'autre, Ferguson parle de position haute et de position basse.

Au Gabon on constate une double diglossie : une avec le français « de France » en position haute et le français véhiculaire du Gabon en position basse, l'autre avec le français véhiculaire en position haute, et les langues locales en position basse. On parle de diglossies

juxtaposées, pour les opposer à des diglossies enchâssées, dans des pays où il existe un autre véhiculaire que le français comme le Mali avec le bambara ou le Sénégal avec le wolof.

Cette diglossie crée un conflit entre la norme prescriptive exogène calquée sur le système français et diffusée par le système scolaire, et la norme objective endogène, correspondant au français véhiculaire du Gabon. Il en résulte des variations, notamment diaphasiques, en fonction du contexte d'utilisation, et diastasiques, en fonction des classes sociales d'origine. Les variétés produites par ces variations s'écartent plus ou moins de la variété normative. Elles ont été définies par Moreau (1997) en fonction de leurs écarts par rapport à l'acrolecte, variété la plus proche des normes prescriptives et donc la plus valorisée. Ces variétés constituent un continuum allant de l'acrolecte au basilecte, la variété intermédiaire étant le mésolecte. Chaque locuteur maîtrise une portion plus ou moins large de ce continuum.

Ces variations sont dues à plusieurs types de facteurs. Des facteurs extrasystémiques, qui établissent un lien entre les faits de société et la langue (comme les hypercorrections, ex : « faille que je parte » dues à la valorisation sociale de l'emploi du subjonctif, mais mal maîtrisé), des facteurs intersystémiques (influence des langues locales, ex : « il est parti depuis kala-kala » puis « il est parti depuis depuis ») et des facteurs intrasystémiques dus à des régulations internes à la langue (« j'ai acheté mon fils un ballon » où la disparition de la préposition n'altère pas la transmission du sens).

L'interlangue des employés chinois

La maîtrise du français par les employés chinois de l'entreprise est très variable, allant du traducteur, ayant appris la langue à l'université, à l'ouvrier qui a appris quelques rudiments sur place. Pour envisager cette situation, nous utiliserons le concept d'interlangue, développé pour la première fois dans un article de Selinker (1972). Ce dernier considère ce système issu de cinq types de processus cognitifs : les transferts de la première langue, les transferts issus de l'apprentissage de la langue cible (comme la prédominance de certaines formes dans les manuels ou les situations d'immersion), les transferts liés aux stratégies d'apprentissage (du type simplification), les transferts liés aux stratégies de communication, les transferts dus à des sur-généralisations des règles de la langue cible. L'interlangue est considérée comme un système stable à un moment donné T mais ayant les caractéristiques suivantes : la perméabilité puisqu'elle est à même d'intégrer de nouvelles règles, la systématité puisque les nouveaux éléments sont intégrés par systématisation, la simplification des éléments intégrés et leurs complexifications progressive et l'instabilité, puisqu'elle se modifie au fur et à mesure de l'apprentissage. Vogel (1995 : 20) définit l'interlangue comme une « langue qui se forme chez un apprenant d'une langue étrangère à mesure qu'il est confronté à des éléments de la langue cible, sans pour autant qu'elle coïncide totalement avec cette langue cible. Dans la constitution de l'interlangue entrent la langue maternelle, éventuellement d'autres langues étrangères préalablement acquises, et la langue cible. Son impact, son stade de développement, ses aspects idiosyncratiques dépendent notamment de variables individuelles, sociales, en rapport avec la situation d'apprentissage ainsi que, le cas échéant, par des variables didactiques (méthodologiques) ».

Il est cependant important de remarquer comme l'indique Cuq (2003 : 240) que les transferts peuvent être négatifs ou positifs : si certains d'entre eux entravent l'acquisition

de la langue cible, certaines structures s'apparentant à la langue source ou à une autre langue acquise auparavant et vont en revanche la faciliter. Le transfert négatif est lié à la notion d'interférence, bien que Herdina et Jessner (2002 : 28-29) considèrent les deux notions comme distinctes : ils définissent le transfert comme un phénomène relativement prévisible de calque d'une structure d'une langue sur autre, alors que l'interférence désigne un phénomène dynamique et qui peut être lié à plusieurs langues. La typologie des interférences regroupe des phénomènes phonologiques, morphosyntaxiques, lexico-sémantiques et socioculturelle.

Il faut prendre en compte que tous les phénomènes constituant l'interlangue ne sont pas assimilables à des transferts, qu'ils soient positifs ou négatifs. Comme le fait remarquer Pu Zhihong (2009 : 114) : « Dans le cas où les étudiants se sentent « en danger », les combinaisons des composantes en sont généralement perturbées : il s'agit en effet d'une recherche « à tout prix » dans le répertoire verbal de n'importe quel élément en vue d'accomplir l'activité de communication. ». Cela est d'autant courant chez les « faibles semi-locuteurs » ou « *weak speakers* » (Coste, D., Moore, D. et Zarate, G., 1998 : 21)

Dans la situation qui nous préoccupe, l'interlangue des employés chinois est en contact avec différentes variétés de français du Gabon et le déroulement de l'interaction entraîne une négociation réciproque des usages. En effet comme le précise Coste (1998 : 23) : « une connaissance peu développée d'une langue n'empêche pas de communiquer valablement. L'individu plurilingue met en œuvre certaines stratégies qui lui permettent de gérer le déséquilibre entre lui et son interlocuteur, en négociant avec celui-ci le sens et la forme des échanges. ».

Exemples d'interactions

Sur le marché de Libreville

Pour illustrer ces différents types d'usages et leurs fonctionnements nous utiliserons dans un premier temps deux interactions qui ont lieu sur le marché de Libreville. Le cuisinier chinois de l'entreprise de BTP étudiée (noté C) veut acheter du poisson pour préparer le repas des employés. Nous présenterons deux interactions successives avec deux vendeurs différents (notés V1 et V2) qui ont donc toutes les deux comme finalité l'achat-vente de poisson. Nous noterons que la deuxième parvient à sa finalité puisque qu'elle se termine par une vente, alors que la première n'y parvient pas. Ces deux interactions mettent donc en contact un locuteur maîtrisant une partie du continuum du français du Gabon allant de l'acrolecte au basilecte et donc capable d'adapter son usage du français en fonction de la situation et un locuteur chinois utilisant, lui, une interlangue donnée au moment t, et donc susceptible de modifications sur son continuum orienté de la langue source vers la langue cible (ou plutôt les langues cibles, étant donné qu'il doit dans l'idéal être capable de maîtriser lui aussi une portion la plus étendue possible du continuum des variétés du français du Gabon pour communiquer le plus efficacement possible).

Interaction I	Interaction II
---------------	----------------

<p>1V1 oh – ami – ami oh -- regarde - le bar d'abord - regarde d'<u>abord</u></p> <p>2C <u>regarder</u> quoi ?</p> <p>3V1 regarde le bar d'abord – regarde – d'abord d'abord – <u>regarde d'abord</u> (il montre le poisson du la main)</p> <p>4C <u>le bar</u> c'est quoi ?</p> <p>5V1 poisson</p> <p>6C poisson c'est quoi – hein ?</p> <p>7V1 ///</p> <p>8C1 le bar c'est combien ? – maintenant ?</p> <p>9V1 -- trois mille cinq cents</p> <p>10C oh -- c'est cher /// maintenant beaucoup poisson - venir – pourquoi ?</p> <p>11V1 c'est pas bon – beaucoup poisson là – c'est pas bon</p> <p>12C - pourquoi ?</p> <p>13V1 - c'est pas bon</p>	<p>1C bonjour mon frère</p> <p>2V2 tiens <u>koura kounaï</u></p> <p>3C <u>ça va</u> - <u>kounaï kounaï</u></p> <p>4V2 tu dis quoi ? tu es où ?</p> <p>5C euh – ici</p> <p>6V2 ici ? /// moi déjà XXX</p> <p>7C déjà payer tout ?</p> <p>8V2 je te dis que il y a pas beaucoup</p> <p>9C huit deux mille ?</p> <p>10V2 neuf deux mille – c'était neuf kilos mais je ne sais pas pourquoi ça manque</p> <p>11C c'est quoi ? (il montre un poisson du doigt) ça c'est quoi ?</p>
--	--

On retrouve dans la variété du français utilisée par V1 et V2 des variations intersystémiques, notamment au niveau de la prosodie caractéristique des langues bantus² (interaction 1, intervention 1), et des variations intrasystémiques qui procèdent de l'économie linguistique (suppressions de la préposition « de », interventions 5 et 11, suppression du pronom « en » intervention 8 interaction 2), ainsi qu'un phénomène de code switching (intervention 2 interaction 2). Les énoncés de l'intervention 4 interaction 2 sont caractéristiques du mésolecte vernaculaire du Gabon (« tu dis quoi ? », « tu es où ? » pour comment va-tu, que fais-tu en ce moment).

Dans l'interlangue de C, on remarque un certain nombre d'approximations sémantiques à l'aide d'éléments proches présent dans le répertoire verbal (« maintenant » pour « aujourd'hui », « payer » pour « vendre »). Les transferts de la langue maternelle sont assez

² Philippson G. 1998, Evolution des systèmes prosodiques dans les langues bantu : de la typologie à la diachronie. In: *Faits de langues* n°11-12, pp. 429-440.

difficiles à identifier étant donné la brièveté de l'échange, mais on peut probablement y attribuer les absences d'accord sujet-verbe qui n'existe pas en chinois et qui reviens régulièrement dans les interactions des employés chinois identifiés comme faibles semi-locuteurs. La forme « maintenant beaucoup poisson » (intervention 11 interaction 1) montre un transfert morpho-syntaxique du chinois (现在 很多 鱼) suivi de l'ajout d'un verbe choisi après un léger temps de silence marquant sans doute la recherche d'un élément approprié dans le répertoire verbal.

En revanche on peut noter que l'article (« le » intervention 5 interaction 1) est utilisé, alors que le partitif « du » disparaît dans l'échange complémentaire de V1 (intervention 6 interaction 1). La forme sans partitif est reprise par C dans l'intervention suivante. On peut donc le considérer comme un phénomène de transfert lié aux conditions d'apprentissage, comme l'a identifié Selinker, mais l'aspect dynamique du processus nous incite à la classer dans les interférences, issues des stratégies mises en place par les interactants pour négocier la forme et le sens de leur discours. Ces stratégies sont efficaces puisque les interactions 1 et 2 sont globalement euphoriques, à l'exception de deux dysphories remarquables à la pause à l'intérieur d'un échange (intervention 7 interaction 1 et 6 interaction 2).

On remarquera que l'interaction I ne comprend pas de séquence d'ouverture, alors que l'interaction II en présente une que nous allons examiner plus précisément. Celle-ci a pour fonction de mettre en place des conditions favorables pour l'interaction qui va suivre, conditions aussi bien physiques (bonne distance, bonne installation, etc.) que psychologiques (reconnaissance mutuelle, acceptation de l'interlocuteur, etc...). Elle est en général constituée d'échanges symétriques (du type –bonjour – bonjour) et stéréotypée, de façon à permettre « la mise en route coordonnée des actions de communication au plan formel³ » (Bange, 1992 : 212). On distingue les salutations et les salutations complémentaires (ex : ça va ? ça va).

Dans notre exemple, un enchaînement de code switching (expression de Gumperz, c'est-à-dire un changement périodique de codes linguistiques, d'emploi de mots, de groupes de mots d'autres langues) met en péril cette séquence d'ouverture. Ils sont liés à la double diglossie juxtaposée qui caractérise la situation linguistique gabonaise. La première intervention lancée par C, attend une réponse symétrique, et il enchaîne sur une salutation complémentaire avant d'avoir perçu l'intervention la réponse de V2, ce que nous constatons par le chevauchement (interventions 2 et 3 interaction 2). V2 switche en langue locale (« koura kounaï »). C se contente donc d'appliquer la symétrie et répète le contenu de l'intervention de V2. V2 a entendu la salutation complémentaire de C (16 : ça va) et applique la symétrie, en switchant une nouvelle fois vers le français vernaculaire du Gabon (« tu dis quoi ? » équivalent de « comment ça va ? » et « tu es où » équivalent de « qu'est-ce que tu fais ces derniers temps... » « ça fait longtemps »). Ce dernier code switching n'est pas saisi par C qui prend l'intervention à la lettre (il répond « ici »), ce qui entraîne une dysphorie qui interrompt l'interaction.

1C bonjour mon frère

2V2 tiens *koura kounaï*

³ P. Bange, Analyse conversationnelle et théorie de l'action, Hatier/Didier, Paris, 1992, p. 212.

3C ça va - *kounāi kounāi*

4V2 tu dis quoi ? tu es où ?

5C euh – ici

6V2 ici ? ///

On notera que l'interaction 2 est finalisée, malgré cette dysphorie dans la séquence d'ouverture, alors que l'interaction 1, qui ne présente pas de séquence d'ouverture, ne l'est pas. Dans les entretiens réalisés en parallèle de ces enregistrements d'interactions, on remarque que cette absence de séquence d'ouverture est parfois mal vécue par les employés gabonais de l'entreprise chinoise où est réalisée l'enquête (« le matin, quand le chef arrive, il ne nous salue pas, on dirait que c'est... c'est comme si on n'était pas des humains quoi... »), ce qui est d'autant plus important que les salutations complémentaires au Gabon sont en général plutôt longues (questions sur la santé, la famille...). En revanche, dans cette entreprise, les interactions entre collègues de nationalité chinoise ne présentent pas toujours de séquences d'ouverture, notamment lors de l'arrivée sur le lieu de travail.

Dans les deux interactions, on voit aussi apparaître des marqueurs de relation aux travers des appellatifs. Dans l'interaction II, on note un terme de parenté utilisé métaphoriquement « mon frère » utilisé par C. Ce terme apparaît fréquemment dans les relations entre collègue chinois de niveau hiérarchique équivalent (哥 : frère, ou 大哥 grand frère), et parfois dans les relations entre Gabonais avec un marquage de la différence d'âge (mon frère, mon grand frère, mon petit frère). Il s'agit donc d'un transfert positif, qui n'est d'ailleurs pas identifié par l'interactant. Ce dernier lors d'un entretien affirme utiliser ces appellatifs naturellement pour marquer la proximité sans savoir s'il s'agit d'un élément de sa langue maternelle ou reproduit par imitation de ses interlocuteurs gabonais. L'appellatif « ami » comme dans l'interaction I, apparaît très régulièrement lorsque les Gabonais et les Chinois s'interpellent et n'est, d'après nos observations, utilisé qu'entre ces deux groupes nationaux (nous postulons ici que l'apostrophe « ami » n'a ni la même valeur ni le même rôle que l'appellatif utilisé avec un adjectif possessif, « mon ami », qui apparaît en revanche dans d'autres types d'interactions).

A partir d'un exemple simple comme cette interaction sur un marché, on voit se mettre en place le processus de négociation, à travers des stratégies linguistiques et interactionnelles, d'un certain nombre d'éléments permettant de gérer les déséquilibres dus aux différents usages du français. On observe que s'effectue un choix parmi les transferts et les interférences, négocié au cours de l'interaction et permettant de constituer un système adapté à cette situation. Nous allons maintenant étudier le cas d'un tel système entre des interactants ayant des relations professionnelles régulières, et présentant des caractéristiques déjà négociées et donc stabilisées.

Dans une administration gabonaise

L'apparition de dysphories que l'on constate dans les deux premières interactions est due à des incompréhensions créées par un décalage entre l'interlangue de l'employé chinois et le

continuum utilisé par son interlocuteur gabonais. Des codes culturels non partagés nuisent aussi au bon déroulement de l'interaction. En revanche, dans l'interaction que nous allons maintenant étudier, on observe un ensemble de codes linguistiques et interactionnels partagé par les interactants, empruntant des éléments au système chinois, gabonais et français. Celle-ci se déroule au ministère des travaux publics, dans le bureau d'un directeur de service du ministère des Travaux Publics (noté D) où une employée chinoise ayant appris le français à l'université (notée T) vient lui présenter son collègue français nouvellement arrivé au Gabon (noté C). Il est une heure quarante cinq de l'après midi.

1T bonsoir monsieur X⁴ - tu vas bien ?

2D bonsoir Fanfan - ça va et toi ?

3T bien - ça va bien -- je te présente mon collègue X⁵

4C bonjour (il tend la main vers D)

5D il n'est pas chinois ? (il sert la main tendue et s'adresse à T)

6T non – il est français – 给他你的名片

donne-lui ta carte de visite

7C tenez (il regarde T et donne sa carte)

8D ah -- (il regarde la carte) bonjour monsieur X⁶

Dans cet échange très court, on voit apparaître un certain nombre de codes partagés par D et T. D'abord, la salutation « bonsoir » à une heure quarante cinq de l'après midi, est disponible dans le répertoire des salutations au Gabon, mais C ne reconnaît pas ce code, qui n'est pas valide en France. Les appellatifs sont propres aux interactions sino-gabonaise : « Monsieur + prénom », « Fanfan » qui fait office de prénom mais procède d'un doublement du nom de famille chinois (Fan). T et D se tutoient. Nous remarquerons à ce propos qu'une forme équivalente au vouvoiement est disponible en chinois (您 par opposition à 你) mais rarement utilisée et n'apparaissant pas dans le corpus. C en revanche ne connaît pas les codes interactionnels utilisé par T et D, il maintient un code valide en France (« bonjour », vouvoiement...) ce qui cause une légère dysphorie discernable au ton du « ah » (intervention 8) et à la pause qui s'en suit. Cependant, D, dont le statut et l'âge est plus élevé que celui de C, s'adapte au code de ce dernier (« bonsoir », monsieur + nom).

Un registre discursif des relations professionnelles sino-gabonaises ?

Nous constatons donc que le phénomène de négociation de la forme et du sens de l'échange en cours dans les deux premières interactions semble avoir dans la troisième, abouti à un ensemble de normes linguistiques et interactionnelles. On peut penser que celui-ci est aussi passé par une période de négociation, comme l'évoque un fonctionnaire du ministère des

⁴ Prénom de D

⁵ Prénom de C

⁶ Nom de famille de C

travaux publics : « au début nous avons du mal à communiquer avec les Chinois mais au fur et à mesure, nous avons trouvé nos marques ».

Cependant ce système paraît aujourd'hui stabilisé et nous permet de poser l'hypothèse d'un genre discursif des relations professionnelles sino-gabonaises. L'existence de ce genre discursif et par conséquent d'une communauté de communication telle que la définit D. Hymes : « *une communauté possédant en commun des règles régissant le déroulement et l'interprétation de la parole et des règles régissant l'interprétation d'au moins une variété linguistique* » (1972 : 133), nous permet d'envisager la réussite ou l'échec des stratégies mises en place sous l'angle du respect ou de la transgression des règles de ce genre discursif.

Conclusion

Dans le contexte des relations sino-gabonaises, on relève une tendance à un fort décalage entre une vision de ces relations positive de la part des élites et plus négative de la part de la population qui apparaît clairement dans les entretiens. Ce phénomène se retrouve dans divers pays d'Afrique francophone comme le montrent certaines études de l'Agence française de développement (Agence française de développement, août 2008 n°69, *La présence chinoise en Afrique de l'Ouest : le cas du Mali et du Bénin*), et nous voyons donc ici qu'une approche linguistique pourrait amener des éléments complémentaires aux études économiques, politiques ou sociologiques.

Cette recherche en est encore à ses débuts, et nous sommes servi d'exemples d'interactions simples (achats et présentation) pour mettre en valeur les premiers éléments qui ressortent de notre analyse. Les deux premières interactions nous ont permis d'envisager la négociation d'éléments qui vont constituer un registre discursif et la troisième de constater que le non respect de ce dernier provoque des phénomènes de dysphorie. Le résultat d'une interaction est donc fortement dépendant de l'identification par les interactants du genre discursif correspondant et à leur habilité à en interpréter les codes.

Ce genre discursif permet par des moyens linguistiques de marquer les statuts, la relation au groupe et délimite ce qui peut être dit ou fait. Il structure donc les stratégies des interactants en fonction de leur interprétation du contexte, que nous définissons comme le fait Van Dijk (1999 : 130) en rapport à la situation, tous les éléments de cette dernière se révélant pertinent pour l'analyse de l'interaction étant considérés comme constituant le contexte. Nous mettrons donc en relation dans la suite de notre travail le déroulement des interactions avec l'analyse du discours des interactants pour prendre en compte la remarque de Mainguenu (1996 : 23) : « Le contexte n'est pas un dispositif que pourrait appréhender un observateur extérieur. Il doit être considéré à travers les représentations (souvent divergentes) que s'en font les participants. Pour pouvoir se comporter de manière appropriée, ces derniers, en s'appuyant sur divers indices doivent identifier le genre de discours dans lequel ils sont impliqués ». Nous espérons que la mise en valeur de ces processus apportera des éléments supplémentaires à l'analyse des relations sino-gabonaises.

BIBLIOGRAPHIE :

- Adler, P. et P., 1987, *Membership role in Field research*, Thousand Oaks, Sage publications, 96 pages
- Bange P., *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Hatier/Didier, Paris, 1992, 223 pages
- Bangui T. 2009, *La Chine, un nouveau partenaire de développement pour l'Afrique*, Paris, L'Harmattan, 294 pages
- Coste, D., Moore, D. et Zarate, G. 1998, « Compétence plurilingue et pluriculturelle ». *Le français dans le monde*, juin- juillet
- Cuq J.-P., 2003, *Dictionnaire de didactique du français langue étrangère et seconde*, Paris : Clé international, 303 pages
- Ferguson, C., 1959, *Diglossia*, Word, vol. 15, 450 pages
- Gaye A. 2006, *Chine-Afrique : le dragon et l'autruche*, Paris, L'Harmattan, 298 pages
- Gold R.R., 1954 « Toward a Social Interaction Methodology for Sociological Field Observation », Ph. D Sociology, University of Chicago, 459 pages
- Herdina, P., Jessner, U., 2002. A dynamic model of multilingualism. Clevedon: Multilingual Matters Ltd.
- Mainguenu D., 1996, *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil, 93 pages
- Malinowsky, B., 1922 (traduction française 1963), *Les argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, 606 pages
- Mbabia O, 2012, *La Chine en Afrique*, Paris, Ellipse, 147 pages
- Michel S., Beuret M., 2010, *La Chinafrique*, Paris, Pluriel, 408 pages.
- Moreau, M.L., 1997, « Variation », in *Sociolinguistique Concepts de base*, Moreau Marie-Louise éd., Liège, éd. Mardaga, pp. 283-284
- Nguyen E., 2009, *Les relations Chine-Afrique*, Levallois-Perret, Studyrama, 250 pages
- Olivier de Sardan, J-P., 1995. «La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie». *Enquête* (1). Les terrains de l'enquête, pp 71–109.
- Park Y.J., 2009, « Les Chinois résidant temporairement en Afrique », *Hommes et migrations*, 1279, 126-138
- Psichari, J, 1928, « Un pays qui ne veut pas sa langue », *Mercure de France*, pp.63-120
- Pu Z, « Plurilinguisme dans l'interlangue », *Synergies Chine* n°4, pp 109-118
- Selinker, L., 1972, « Interlanguage », *International Review of Applied Linguistics* 10, 219-231
- VAN DIJK, T., 1999, « Context Models in Discourse Processing », in H. van Oostendorp et S. Goldman (eds.), *The Construction of Mental Representations During Reading*, London, Lawrence Erlbaum, pp 123 148
- Vogel K., 1995, *L'interlangue : langue de l'apprenant*, Presses Universitaires du Mirail, 322 pages